

Abdelwahab Meddeb

JÂHIZ ET LA TRADUCTION

Source : « Modes de pensée, modes d'expression: de l'arabe au français, du français à l'arabe » [débat], dans *Actes des troisièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1986)*, Arles, Actes Sud, 1987, p. 65-67

Il était un écrivain arabe du ix^e siècle, qui a pour nom Jâhiz. Il avait écrit en un contexte où les étrangers dominaient dans l'usage de la langue arabe. Cette situation engendra une compétition et une polémique entre Arabes et étrangers. En tant qu'écrivain d'origine arabe, Jâhiz se devait d'inventer l'argument qui aurait à caractériser l'apport culturel de sa nation.

Dans son éloge de l'écriture et du livre, lesquels ont permis aux Arabes de quitter l'oralité, de fonder un corpus et une mémoire qui préservent de l'oubli, d'advenir au droit, de maîtriser la complexité économique, Jâhiz, dans son *Livre des Animaux*, en arriva à la question de la traduction, quand il eut à apprécier l'état culturel des Arabes. Il divise la culture de son temps en deux domaines. Il y a d'une part la poésie, qui est nationale, qui est d'origine orale, qui est née au plus tôt deux siècles avant l'islam, qui constitue la particularité inimitable des Arabes, et, enfin, qui est intraduisible, intransmissible sinon dans l'ardeur de sa langue. Il y a d'autre part le savoir commun à tous les peuples, qui a été introduit chez les Arabes par la traduction. Ainsi, le phénomène qui sépare le particulier de l'universel, le national de l'étranger, aura été le processus de la traduction.

Pourquoi la poésie arabe ne peut-elle supporter la traduction? Parce que, nous dit Jâhiz, si la poésie traversait les rives de la langue arabe pour être accueillie dans une autre langue, elle serait coupée d'elle-même. Son rythme serait aboli. Sa beauté se dissiperait. L'admiration qu'elle suscitait disparaîtrait. Elle serait convertie en une prose au rabais.

Or, ce qui rend irremplaçable la poésie, c'est le miracle de son rythme et la manière qu'elle a de faire chanter la langue.

Si le rythme se dilapide, la particularité poétique cessera. Les sens que véhicule la poésie arabe n'enrichiraient pas le savoir. Les livres étrangers qui ont circulé entre les nations et les langues, et dont les Arabes sont les derniers dépositaires (les derniers héritiers), déploient des vertus et des sens plus vastes. Pourquoi donc traduire la poésie si, dans cette opération, elle perd son âme sans rien ajouter à la vertu et au sens universels ? La création propre aux Arabes est donc intransmissible, intraduisible. Jamais la musique portée par son génie ne franchira la barrière de sa langue. Tandis que les sens qu'elle diffuse répondent à des universaux qui furent plus éloquemment exprimés dans d'autres langues.

Après ce constat et ce jugement, dont on verra les conséquences, Jâhiz analyse le phénomène de la traduction tel qu'il l'a observé dans la culture arabe. Après avoir admis que, parmi les livres grecs, hindous et persans, traduits en arabe, certains gagnèrent en beauté, d'autres ne perdirent rien, Jâhiz installe son discours dans une économie de péril. Il commence par évoquer la figure du traducteur idéal qui devrait être aussi compétent que l'auteur. Or, cela est impossible. S'il l'était, il serait lui-même auteur. Et c'est ce manque radical qui définit le traducteur. Que sont les traducteurs arabes, dit encore Jâhiz, par rapport à Aristote ou à Platon ?

En plus de ce manque, ce qui guette le traducteur, c'est qu'il risque de se perdre entre les langues. Le traducteur doit acquérir une connaissance profonde des deux langues qu'il aura à convertir. Un tel bilinguisme, nécessaire à la traduction, comporte le risque d'être préjudiciable aux deux langues ; l'une étant attirée par l'autre, la confusion et le brouillage sont difficiles à éviter. Si la maîtrise d'une seule langue empêche et annule la traduction, elle offre au moins l'avantage d'une plus grande efficacité pour l'expression.

Jâhiz nous dit que le rapport aux langues se traduit en termes d'énergie : concentrée en une seule direction, l'énergie créatrice donne le maximum d'elle-même ; divisée, elle faiblit.

Etant moi-même sujet bilingue, je peux en effet témoigner de la déperdition que suscite la division entre deux langues. Si le bilingue veut éviter de devenir nilingue, il doit hiérarchiser et choisir. En lui une langue doit croître au détriment de l'autre. Ainsi le bilinguisme nécessaire à la traduction porte en lui-même son propre péril.

Au manque d'être auteur, à la déroute qui guette celui qui se partage entre les langues, Jâhiz ajoute un troisième danger, celui de l'erreur, de la faute qui hante en toute traduction. Un traducteur doit avoir une connaissance parfaite du domaine auquel appartient le texte qu'il traduit. Plus une région du savoir est étroite, plus elle est difficile d'accès, moins elle compte de spécialistes, plus la tâche du traducteur est complexe et le risque d'erreur grand.

Si cette remarque concerne la traduction des livres scientifiques, qu'en serait-il des livres sacrés contenant la parole révélée, vaste, polysémique ? Si vous optez pour un sens,

vous sacrifieriez un autre sens. L'option est sacrilège. La réduction est inévitable. La lettre se trouve interprétée dans la traduction même. Le mensonge devient la règle en ce travestissement blasphématoire.

Ainsi, d'étage en étage, Jâhiz semble considérer la traduction comme une tâche quasi impossible, en tout cas elle instaure une position intenable à l'intérieur même du champ où il considère qu'elle est légitime. La traduction est une gageure. Elle ne peut être jugée que dans le défaut et le manque.

Pour mener à terme l'enjeu de la traduction, Jâhiz va jusqu'à imaginer un livre ancien qui, ayant circulé entre les langues, aura accumulé les erreurs à chaque passage de traducteur (erreurs auxquelles il convient d'ajouter les fautes des copistes), au point de se trouver à la fin face à un faux radical dans lequel, cependant, une part de l'original serait déposée, part que rien ne peut complètement oblitérer. C'est cette lueur de vérité qui demeurerait dans le mensonge incarné, qui donnerait sa raison d'être à la traduction.

Cette vision négative de la traduction est en sa dernière séquence positive. Les œuvres traduites — qui sont une aventure impossible à préserver de l'erreur — apportent des avantages que la poésie demeurée authentique n'apporte pas. Quand bien même il y aurait erreur, mensonge, perte, la traduction transmet. Sans le phénomène de la traduction, les Arabes seraient restés cantonnés dans la pénurie du désert. Leur authenticité poétique ne les aurait pas élevés à la gloire. A cause des livres traduits, les Arabes ont rattrapé leur retard culturel et ont bénéficié des progrès de l'esprit, consignés dans les langues étrangères.

Cette conception, divisée en une poésie intraduisible et en une prose fonctionnelle, didactique, convertible dans la hantise de la faute et de l'erreur, dessine la clôture de l'espace culturel arabe. Si, en effet, la langue arabe fut la langue véhiculaire du savoir à un moment de l'histoire, jamais les lumières des poésies étrangères n'avaient scintillé en ses vocables avant l'époque moderne. Même les grands lyriques persans, procédant de valeurs et d'un credo communs, ne furent pas traduits en arabe. Cette interdiction proférée à l'encontre de la poésie semble, en outre, avoir été entendue dans les ateliers de traduction d'Espagne et de Sicile qui eurent à transférer nombre d'œuvres arabes en latin et dans les langues européennes. La poésie fut exclue de ce flux migratoire, comme si l'enjeu médiéval de la traduction était plus soumis à l'intention didactique qu'au témoignage ontologique.